

§4. Demi-savants et doctrinaires

J'applique le qualificatif de demi-savants aux esprits n'ayant d'autres connaissances que celles puisées dans les livres, et qui par conséquent ne savent absolument rien des réalités de la vie. Ils sont le produit de nos universités et de nos écoles, ces lamentables "usines à dégénérescence" dont Taine, et bien d'autres, ont exposé les désastreux effets. Un professeur, un érudit, un élève de nos grandes écoles, ne sont pendant de longues années, et bien souvent toujours, que des demi-savants. Un jeune Anglais, un jeune Américain qui, à dix-huit ans, a déjà parcouru le monde, abordé une profession technique et sait se suffire à lui-même, n'est pas un demi-savant et ne sera jamais un déclassé. Il peut savoir fort peu de grec, de latin ou de sciences théoriques. Mais il a appris à ne compter que sur lui-même et à se conduire. Il possède cette discipline mentale, cette habitude de la réflexion et du jugement que la seule lecture des livres n'a jamais données.

C'est dans la cohue des demi-savants et notamment celle des licenciés et bacheliers sans emploi, des instituteurs mécontents de leur sort, des épaves de concours que l'Etat n'a pu caser, des professeurs de l'Université qui trouvent leurs mérites méconnus, que se recrutent les plus dangereux disciples du socialisme et parfois même les pires anarchistes. Le dernier anarchiste exécuté à Paris était un candidat à l'Ecole polytechnique, n'ayant pu trouver aucun emploi de son inutile et superficielle science, ennemi par conséquent d'une société qui ne savait pas apprécier ses mérites, et désireux naturellement de la remplacer par un monde nouveau où les vastes capacités qu'il se supposait auraient rencontré leur application. Le demi-savant mécontent est le pire des mécontents. C'est de ce mécontentement que dérive la fréquence du socialisme chez certaines corporations d'individus, les instituteurs, par exemple, qui se croient tous des méconnus.

C'est peut-être parmi les instituteurs et surtout les professeurs de notre Université que le socialisme compte le plus de recrues. Le principal chef des socialistes fran-

çais est un ancien professeur de l'Université. On a relevé dans les journaux ce fait stupéfiant que ce socialiste ayant demandé l'autorisation de faire un cours de collectivisme à la Sorbonne, 16 professeurs sur 37 appuyèrent sa requête.

Le rôle que jouent aujourd'hui les universitaires dans les pays latins, pour le développement du socialisme est tout à fait redoutable aux sociétés où ils vivent.

Totalement étrangers aux réalités du monde, ils sont par cela même incapables de comprendre les conditions artificielles mais nécessaires qui rendent l'existence d'une société possible. Une société dirigée par un aréopage de professeurs comme la rêvait Auguste Comte, ne durerait pas six mois. Dans les questions d'intérêt général, l'opinion des spécialistes de lettres ou de science n'a pas plus de valeur que celle des ignorants, et bien souvent en a beaucoup moins, si ces ignorants sont des paysans ou des ouvriers que leur profession a mis aux prises avec les réalités de la vie. J'ai insisté ailleurs sur ce point, qui constitue le plus solide argument à invoquer en faveur du suffrage universel. C'est très souvent du côté de la foule et rarement du côté des spécialistes que se montrent l'esprit politique, le patriotisme, le sentiment de la défense des intérêts sociaux.

Les foules synthétisent souvent l'âme de la race et la compréhension de ses intérêts.(1)

Elles sont capables au plus haut degré d'abnégation et de sacrifice, ce qui ne les empêche pas d'ailleurs d'être parfois infiniment bornées, fanfaronnes, féroces et toujours prêtes à se laisser séduire par les plus vulgaires charlatans. C'est l'instinct sans doute et non la raison qui les guide, mais les actes que l'inconscient régit ne

(1) On en a eu un frappant exemple dans une affaire célèbre qui à une époque récente a si profondément divisé la France. Alors qu'une grande partie de la bourgeoisie attaquait violemment l'armée avec l'inconscience de l'individu qui saperait furieusement les fondements de la maison qu'il habite, les foules populaires se sont mises d'instinct du côté où se trouvaient les véritables intérêts du pays. Si elles s'étaient tournées elles aussi contre l'armée, nous aurions eu peut-être une guerre civile sanglante nécessairement suivie d'une invasion.

sont-ils pas bien souvent supérieurs à ceux que détermine la raison ?

L'inconscient, qui dirige la totalité des actes de notre vie inorganique et l'immense majorité des actes de notre vie intellectuelle, est à la vie consciente de l'esprit ce qu'est la masse profonde des eaux de l'océan à l'égard des vagues qui s'agitent à sa surface. Si l'incessante action de l'inconscient s'arrêtait, l'homme ne pourrait pas vivre un seul jour. L'inconscient représente simplement l'héritage de toutes les adaptations créées par notre longue série d'ancêtres. C'est en lui que résident les sentiments d'une race, la notion de ses besoins que la demi-science fausse trop souvent.

Déclassés, incompris, avocats sans cause, écrivains sans lecteurs, pharmaciens et médecins sans clients, professeurs mal payés, diplômés sans fonctions, employés que leur insuffisance fait dédaigner de leurs patrons, etc, sont les adeptes naturels du socialisme. En réalité, ils se soucient fort peu des doctrines. Ce qu'ils rêvent, c'est de créer par des moyens violents une société où ils seraient les maîtres. Leurs récriminations égalitaires ne les empêchent nullement d'avoir un mépris intense pour la canaille qui n'a pas, comme eux, appris dans les livres. Ils se croient très supérieurs à l'ouvrier et lui sont fort inférieurs en réalité par le défaut de sens pratique et par l'exagération de leur égoïsme. S'ils devenaient les maîtres, leur autoritarisme ne serait pas moindre que celui de Marat, Saint-Just ou Robespierre, ces types excellents du demi-savant incompris. L'espoir de tyranniser à son tour alors qu'on a toujours été ignoré, humilié et refoulé dans l'ombre, a dû créer bien des adeptes au socialisme.

C'est à cette catégorie des demi-savants qu'appartiennent le plus souvent les doctrinaires qui formulent, dans de virulentes publications, les théories que de naïfs apôtres se chargent ensuite de propager. Ce sont des chefs qui semblent guider des soldats, mais qui se bornent en réalité à les suivre. Leur influence est beaucoup plus apparente que réelle. Ils ne font guère, en effet, que transformer en invectives bruyantes des aspirations qu'ils n'ont pas créées, et à leur donner cette forme dogmatique qui permet aux meneurs de se documenter. Leurs livres deviennent parfois des sortes d'évangiles, que per-

sonne ne lit jamais, mais dont on peut citer comme argument le titre ou des lambeaux de phrases reproduites par les journaux spéciaux. L'obscurité de leurs oeuvres est d'ailleurs une condition fondamentale de leur succès. Comme la Bible pour les pasteurs protestants, elles constituent une sorte de grimoire fatidique qu'on n'a qu'à ouvrir au hasard pour y trouver, pourvu qu'on possède la foi, la solution d'une question quelconque.

Le doctrinaire peut donc être fort instruit, mais cela ne l'empêche nullement d'être toujours un incompréhensif et un simpliste, doublé le plus souvent d'un mécontent et d'un envieux. Frappé seulement par un côté des questions il reste étranger à la marche des événements et à leurs répercussions. Il est incapable de rien comprendre à la complexité des phénomènes sociaux, aux nécessités économiques, aux influences ataviques et aux passions qui conduisent les hommes. N'ayant pour guide qu'une logique livresque et rudimentaire, il croit facilement que ses rêveries vont transformer l'évolution de l'humanité et régir le destin.

Ce qu'il croit surtout, c'est que la société doit subir un changement quelconque à son profit. Ce qui le préoccupe réellement, ce n'est pas l'avènement du socialisme, mais l'avènement des socialistes. Dans nulle religion il n'y a eu autant de foi dans les masses et aussi peu chez la plupart des meneurs.

Les élucubrations de tous ces bruyants doctrinaires sont bien vagues, leur idéal de société future bien chimérique ; mais ce qui n'est pas chimérique du tout, c'est leur haine furieuse contre la société actuelle et leur ardent désir de la détruire. Or, si les révolutionnaires de tous les âges se sont toujours montrés impuissants à jamais rien construire, ils n'ont pas eu beaucoup de difficultés pour détruire. La main d'un enfant suffit à incendier des trésors de l'art qu'il a fallu des siècles pour réunir. L'influence des doctrinaires peut donc aller jusqu'à provoquer une révolution victorieuse et ruineuse. Elle ne saurait aller plus loin. L'indestructible besoin d'être gouvernées qu'ont toujours manifesté les foules ramènerait vite tous ces novateurs sous le sabre d'un despote quelconque, qu'ils seraient d'ailleurs les premiers à acclamer, comme le prouve notre histoire. Les révolu-

tions ne peuvent modifier l'âme des peuples ; aussi n'ont-elles jamais engendré que d'ironiques changements de mots, des transformations de surface. C'est pourtant pour ces insignifiants changements que le monde a été tant de fois bouleversé, et sans doute continuera à l'être.

Si l'on voulait résumer le rôle des diverses classes, dans la dissolution de la société chez les Latins, on pourrait dire que les doctrinaires et les mécontents fabriqués par l'Université agissent surtout en ébranlant les idées et sont, par l'anarchisme intellectuel qu'ils engendrent, un des plus corrodants agents de destruction ; que la bourgeoisie agit par son indifférence, sa peur, son égoïsme, la faiblesse de sa volonté, son absence de sens politique et d'initiative ; et que les couches populaires agiront d'une façon révolutionnaire en achevant de détruire, dès qu'il sera suffisamment ébranlé, l'édifice qui chancelle sur ses bases.
